

M A R I E V I E U X - C H A U V E T

LA DANSE
SUR LE VOLCAN

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *ℒg Danse sur le volcan*
a été créée par David Pearson.

ℒg Danse sur le volcan a été publié pour la première fois en 1957,
aux Éditions Plon, sous le nom de Marie Chauvet.

© Zellige, 2003.

© Zulma, 2026, pour la présente édition.

Publié en accord avec l'Agence littéraire Astier-Pécher.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Voici l'histoire de deux petites filles de couleur comblées de dons. En souriant, elles se frayèrent un chemin parmi les barbelés dressés contre leur race, bousculant les préjugés coloniaux, la jalousie et les haines, pour monter ensemble vers la Gloire, portées par le frémissement des foules enthousiastes...

En ce jour de juin, le Port-au-Prince, en liesse, attendait sur les quais l'arrivée d'un nouveau gouverneur.

Depuis deux heures, les soldats rangés sous les armes tenaient en respect une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants de tous types. Les mulâtresses et les négresses groupées, comme de coutume, à l'écart avaient tout mis en œuvre pour rivaliser d'élégance avec les créoles blanches et les Européennes. Les jupes de calicot, rayées ou fleuries, des affranchies frôlaient quelquefois avec ostentation les lourdes jupes de taffetas et les gaules de mousseline vaporeuses et transparentes des blanches. Les seins que voilaient à peine, de part et d'autre, de légers et transparents corsages, attiraient les regards heureux des hommes habillés, malgré la terrible chaleur de cette matinée d'été, d'habits de velours, de jabots plissés et de redingotes aggravées de gilets. Sous leurs perruques bouclées, ils suaient plus que des esclaves. Aussi quelle joie pour eux quand les femmes, pour se pavanner, jouaient de l'éventail ! Les bijoux qui paraient les doigts de pied des femmes de couleur auxquelles une nouvelle loi avait interdit de porter des chaussures les rendaient encore plus originales et plus désirables. Les blanches, à la vue de ces pieds endiamantés, regrettaient d'avoir exigé le nouveau règlement contre « ces créatures » qui osaient les imiter dans leur habillement et leurs coiffures.

En se plaignant au gouverneur de ce délit impardonnable,

elles avaient réclamé justice sans avouer qu'elles désiraient uniquement punir et humilier des rivales trop convoitées par leurs amants ou par leurs maris. De tout temps la loi sociale a été puissante. Il leur fut facile d'obtenir gain de cause contre les affranchies issues de la race avilissante des esclaves.

Mais à présent, voilà que « ces créatures », sans doute pour se venger, paraient leurs pieds des bijoux que les blancs leur payaient. C'était trop d'insolence. Comment, sans la plus mauvaise foi du monde, ne pas reconnaître qu'elles étaient délicieuses, coquettes, ensorceleuses. Elles n'avaient pas leurs pareilles pour faire valoir leur taille cambrée, leurs seins d'une courbe spéciale et provocante, leurs hanches souples et larges. En elles, le mélange de deux sangs si différents avait réalisé des prodiges de beauté. Et, en cela, la nature elle-même se montrait impardonnable.

Les officiers aux uniformes étincelants, que chaque femme, qu'elle fût blanche ou de couleur, désirait pour amants, ne se gênaient pas pour lorgner les belles négresses aux têtes coiffées de madras aussi étincelants de bijoux que leurs pieds. La gorge offerte, elles souriaient et leurs dents parfaites dessinaient comme un trait de lumière sur leur visage foncé. De temps à autre, de grands éclats de rire fusaient en cascade. Pourtant, cette bruyante gaieté n'était pas sincère car les regards étaient pleins de mépris, de haine et de provocation.

Entre les femmes de Saint-Domingue, la rivalité avait soulevé une lutte à mort qui régnait d'ailleurs à cette époque au sein de toute chose ; rivalité entre colons blancs et petits blancs, entre les officiers et le gouvernement, entre les nouveaux riches sans noms ni titres et ceux de la grande noblesse de France ; rivalité encore entre les planteurs blancs et les planteurs affranchis, entre les esclaves domestiques et les esclaves cultivateurs. Cet état de choses ajouté au mécontentement des affranchis et à la muette protestation des nègres

d'Afrique traités comme des bêtes, créait une tension perpétuelle qui alourdissait étrangement l'atmosphère.

À cause de tout cela, sans doute, on sentait, malgré l'animation, les rires, les toilettes et les perruques, planer dans l'air comme une sorte de menace. Pourtant, extérieurement, rien ne la révélait. Comme aux jours de grandes réjouissances publiques, les carrosses à six chevaux, les voitures à impériale et les chaises s'alignaient le long des routes. Les riches costumes des officiers et des colons, les voitures frangées d'or, les femmes coiffées, fardées, gantées, fleuries, formaient avec les arbres, le ciel insolemment bleu, le soleil resplendissant, un ensemble merveilleux. Devant les vitrines des bijoutiers et des parfumeurs, on s'attardait en riant et les femmes acceptaient avec des regards prometteurs les cadeaux des hommes. Des groupes d'esclaves enchaînés passaient, conduits par leurs maîtres et de temps à autre, on entendait le claquement d'un fouet cinglant un torse nu.

Tout à coup, une immense clameur sortit de la foule : le vaisseau royal attendu venait de paraître. Aussitôt les cloches sonnèrent, les canons retentirent. Le clergé, chargé de bannières et de croix, d'ornements et d'encensoirs, attendait sous un dais l'arrivée du nouveau gouverneur nommé par le roi.

Cent hommes s'embarquèrent sur des chaloupes pour aller l'accueillir. À son arrivée, la foule l'applaudit aux cris de : « Vive Sa Majesté le roi de France » et l'accompagna jusqu'à l'église. De jeunes enfants, curieux, luttaient contre ceux qui les poussaient. Quelques-uns s'invectivaient. Des femmes en profitèrent pour crier des insultes à leurs rivales. Une jeune mulâtresse planta ses yeux dans ceux d'un officier qui la contemplait. Il avait à son bras une blonde très absorbée par le spectacle de la réception. La mulâtresse enleva de son corsage un bouquet de fleurs qu'elle jeta à l'homme qui l'attrapa en souriant. Aussitôt la blonde se retourna.

— Sale négresse, cria-t-elle à la mulâtresse, si tu n'as pas de quoi éteindre ton feu, les esclaves ne demanderont pas mieux que de t'aider.

La mulâtresse, sans répondre, tourna la tête vers les soldats.

Comment, avec tant d'uniformes autour de soi, rentrer son insulte à cette catin blanche ! Ah, s'il n'y avait pas eu tous ces soldats, elle lui aurait arraché les yeux ! Ayant sans doute bien réfléchi, elle préféra hausser les épaules en souriant avec impertinence.

Elle avait une longue jupe de toile blanche garnie de fleurs rouges qui retenait serré à la taille un corsage de batiste si transparent que les seins restaient à l'air. Un fichu posé négligemment sur ses épaules tombait en pointe sur son dos et laissait libre l'échancrure du corsage. Son madras était haut, penché sur le sourcil droit qu'il cachait à moitié et orné de faux bijoux qui étincelaient au soleil. D'une démarche lente, harmonieuse, rythmée par le jeu des hanches, elle allait à présent à la suite de la foule tout en jetant autour d'elle des regards coquets et aguichants.

Quelqu'un l'interpella, en l'appelant « Bouche-en-cœur ». Elle sourit, se retourna et avec un grand geste de la main :

— Où es-tu, comme ça, je ne te vois plus ? cria-t-elle en créole.

Un homme la rejoignit. Un blanc en veste et pantalon de toile qui n'avait ni perruque ni souliers à boucles.

— Tu continues à être cocu et tu ne te fais plus consoler ? interrogea-t-elle, en éclatant de rire.

— Je suis devenu un cocu résigné, répondit l'homme en lui prenant le bras. Viens, Bouche-en-cœur, allons prendre un verre au cabaret le plus proche. Je connais quelqu'un qui prépare à la perfection un punch avec du tafia...

— Du tafia... si c'est tout ce que tu peux m'offrir !...

— Allons, viens, tu choisiras ce que tu voudras.

— Du vin de Bordeaux sucré, voilà ce que j'aime.

Ils s'éloignèrent tandis que la foule se dispersait en passant par la grande place. Dans les rues, des carrosses conduits par des nègres roulaient avec de grands bruits de sabots.

Deux fillettes, l'une de douze ans et l'autre de dix, marchaient en se tenant par la main. Pauvrement vêtues de jupes de calicot au ton blasé et de corsages déceimment retenus par des épingles, elles allaient pieds nus et les cheveux dénoués. Avec leur peau dorée et leurs longs cheveux, elles avaient l'air de deux petites blanches pauvres. Mais à bien regarder, on devinait qu'elles étaient des sang-mêlé car dans leurs traits, le sang noir ajoutait ce piquant et cette note d'originalité qu'un blanc distinguait à première vue. L'aînée surtout avec ses lèvres sensuelles, ses yeux noirs tirés vers les tempes, et ses mèches rebelles offrait le type parfait de la mestive. Elles marchaient en se tenant par la main avec un air sage que démentait leur regard brillant de curiosité.

— Hé, Minette, cria tout à coup en créole une grosse femme de couleur qui portait un lourd panier à provisions, où vas-tu avec ta petite sœur, rentre chez toi ou ta mère se fera du mauvais sang...

Elle n'avait pas plutôt achevé sa phrase que Minette, traînant sa sœur à sa suite, s'enfuit à toutes jambes. Elles passèrent devant les magasins et les tentes des acrobates nouvellement arrivés de France, sans même y jeter un coup d'œil, et arrivèrent, hors d'haleine, au coin de la rue Traversière. Alors, la main sur le cœur, elles se regardèrent, en riant. Là, les pacotilleuses avaient installé leurs marchandises et faisaient la réclame en interpellant les passants pour attirer leur attention. Elles se frayèrent avec peine un passage dans ce brouhaha et gagnèrent une modeste maisonnette aux poteaux grêles, blanchis à la chaux.

— Minette, Lise, où étiez-vous ?

Une mulâtresse de trente-cinq à quarante ans dont les traits maigres et fatigués gardaient cependant un reste de beauté se leva d'une petite chaise devant sa porte et marcha vers les fillettes.

— Allons, répondez-moi. Où étiez-vous si sales, si mal habillées et nu-pieds ?

Elle marchait d'une façon pesante et comme fatiguée. Tout en elle semblait éteint : son regard, sa voix et jusqu'à son sourire. Minette lâcha la main de sa sœur, courut vers sa mère et lui enlaça la taille de ses deux bras.

— On était allées voir le « Général » qui vient d'arriver. Oh ! maman, c'était joli, joli ; on a vu des messieurs et des madames élégants, on a vu des matelots qui chantaient...

— Comme ça, dans cet état, interrompit la mère, c'est une chance qu'on ne vous ait pas prises pour deux esclaves marrons !

— Nous, maman, oh ! non... répondit Minette d'un ton de conviction si profonde que sa mère sourit.

Elle les fit entrer dans la maison et leur servit, en babillant doucement, du riz et des pois rouges qu'elle leur avait gardés pour le repas de midi.

— Tant pis pour vous, votre repas est froid, leur dit-elle en regagnant la rue.

Elles l'avalèrent de bon appétit, puis, après avoir rincé leur assiette et leur gobelet, elles s'assirent avec leur mère parmi les madras de couleur, les colifichets, les savons et les parfums bon marché. Elles joignirent leur voix à celle des autres pacotilleuses :

— Hé, m'sieur, hé, m'dame, jolis mouchoirs, savons « senti bons », regardez, regardez...

Leurs premiers souvenirs dataient de cette rue. Leurs premières connaissances étaient celles qu'elles avaient faites, ici, à la rue Traversière. Tous ceux qu'elles connaissaient ven-

daient, comme leur mère, des pacotilles. Ce qu'elles voyaient autour d'elles ne les inquiétait nullement. Dès leurs premiers regards, elles avaient appris à distinguer les enfants de couleur des enfants blancs, les colons riches des pauvres blancs, les esclaves des affranchis dont elles faisaient partie. Dès leurs premiers pas, elles avaient su qu'il y avait des endroits où jamais elles ne pourraient entrer ; à l'église, elles avaient vu des places pour les blancs et d'autres pour les nègres. Elles avaient vu aller à l'école, non sans envie, les enfants des blancs tandis qu'elles-mêmes devaient se cacher pour apprendre à lire. Leur mère avait été leur premier professeur et le soir, à la lueur de la petite lampe qui éclairait mal le syllabaire, elle leur avait appris à épeler les lettres de l'alphabet. Là s'arrêtait son savoir ; elle s'en désolait car elle était ambitieuse pour ses filles. N'ayant pas les moyens de payer un blanc poban qui à ses risques et périls aurait accepté de les instruire, elle cherchait patiemment parmi les affranchis un professeur clandestin moins exigeant.

En attendant, Minette et Lise grandissaient sans instruction tout comme les autres enfants du quartier. Il y avait parmi eux une belle mulâtresse de quatorze ans qu'on appelait « fille folle » parce qu'elle était extravagante : elle se faisait embrasser en pleine rue par les garçons. Mais, comme Jasmine le rappelait souvent à ses filles, Nicolette n'avait pour veiller sur elle ni père ni mère. « Ah, la pôv offeline, s'exclamaient les femmes du voisinage dans leur créole traînard, c'est une pédue... » Il y avait aussi un petit mestif aux cheveux bouclés, à la bouche délicate à qui une dame blanche appelée Mme Guiole avait donné le surnom de Pitchoun. On ne lui connaissait d'ailleurs point d'autre nom puisque son père, bien qu'il vécût en concubinage avec sa mère, la mulâtresse Ursule, le trouvant trop noir de peau, avait refusé de le reconnaître. Pitchoun aimait voir défiler les soldats et

rêvait d'en devenir un, plus tard. Il admirait leurs costumes, de nankin bleu comme ceux des affranchis ou blanc et rouge comme ceux des blancs. Il se fabriquait des sabres avec du carton ou du bois et chantait des marches guerrières que lui enseignait son professeur. Car, affranchi privilégié, il avait un professeur blanc et apprenait le métier d'orfèvre chez Mme Guiole. M. Sabès, bien qu'il aimât peu son fils, avait cédé aux supplications d'Ursule. Pourtant, celle-ci était si douce et si craintive qu'elle n'osait même pas protester quand M. Sabès frappait l'enfant sans raison en le traitant de petit négrillon. La mère et le fils s'adoraient. C'était leur seule consolation. Quelquefois, quand il voyait pleurer sa mère, Pitchoun s'enfuyait de chez lui et courait jusqu'à la petite maison de la rue Traversière où Minette et Lise, heureuses, l'accueillaient comme un frère. Sa plus grande joie était de les entendre chanter. Si elles se faisaient prier, en bon enjôleur, il sortait de ses poches des bonbons ou les flattait de mille autres manières.

— Allez, chantez-moi quelque chose et quand je serai grand j'épouserai l'une de vous.

— Tu es trop jeune, répliquait Minette, méprisante, nous serons des jeunes filles que tu ne seras encore qu'un pet en vie.

Alors, il se mettait debout pour faire apprécier ses belles formes, gonflait sa poitrine et tirant son sabre de carton hurlait des chansons de guerre...

Ce même jour, quand on eut installé le nouveau gouverneur dans son palais et que la foule eut déserté les rues, de nombreuses personnes gagnèrent les cabarets et les restaurants. Les cloches et les canons s'étaient tus. On n'entendait plus que le claquement des fouets des postillons et les sabots des chevaux martelant la terre. De gros nuages de poussière se levaient alors, cachant les piétons, qui, prudemment, se rangeaient pour voir passer les carrosses. Comme il était défendu

aux gens de couleur de passer par le Jardin du roi et dans d'autres rues sélectionnées, ils s'engageaient dans des ruelles étroites où s'élevaient de légères constructions blanchies à la chaux. Pitchoun, de retour des manifestations populaires, arriva à la rue Traversière, accompagné de quelques amis. Ils y firent une entrée sensationnelle, arpentant la rue, le sabre sur l'épaule et chantant une marche. Quand ils eurent épuisé leur répertoire, ils entourèrent la barque de Jasmine, acclamés par les pacotilleuses en gaieté.

— Chantez-nous quelque chose, mes poulettes en or, glissa Pitchoun d'un ton câlin aux filles de Jasmine.

— Nous sommes fatiguées. Allez, partez, protesta Minette.

Pitchoun tira de sa poche un sucre d'orge qu'il leur passa sous le nez. Minette le saisit en riant.

— Une chanson, une chanson...

Il se fit un petit attroupement. Des pacotilleuses, abandonnant leurs barques, se rapprochèrent.

— Les petites de Jasmine vont chanter...

Minette leva la main pour battre la mesure et donner le signal à sa sœur. Aussitôt leur voix s'éleva étonnamment ample et pure. Elles chantaient une de ces nombreuses balades françaises popularisées à Saint-Domingue par les mate-lots de la métropole que des centaines de bateaux, accostant au cours d'une même année, déversaient dans l'île avec un flot continu de marchandises et d'aventuriers.

— Mon Dieu, comme elles chantent bien, s'exclama une vieille blanche pauvre, vêtue d'oripeaux et poudrée comme un pierrot. Ce sont de vrais petits prodiges...

Elle arrondit la bouche, tendit la main, en pointant un index déformé :

— Je peux en juger, j'ai été chanteuse à la Comédie du roi.

Elle se pencha sur Jasmine :

— Je te le dis, ma fille, il y a de quoi être fière...

La mère, sans sourire, regarda ses enfants. Oui, elles étaient douées, mais à quoi bon ! Ses yeux fixes, largement ouverts, semblaient les transpercer. Tout avait disparu de son entourage. D'un coup, elle venait d'être ramenée vers le passé. Cela lui arrivait souvent depuis quelque temps. Une sorte d'obsession malade ramenait sa pensée, en la tenant en laisse, vers ses plus affreux souvenirs. Elle revit ainsi la grande case de son enfance, le marché où elle fut vendue, le fer rouge qui étampa son sein droit, les coups de fouet le jour où on la surprit apprenant à lire avec un vieil esclave, les yeux du maître ce soir où il la désira, la haine de sa maîtresse et les nombreuses corrections que cela lui valut... Elle frissonna sans changer d'attitude et revit encore la naissance des petites et enfin, ce testament qui, à la mort du maître, avait fait d'elle une affranchie.

Minette, en surprenant le regard fixe et douloureux de sa mère, s'arrêta net de chanter, poussa un léger cri et courut se cacher le visage dans les plis de son caraco. À douze ans, elle avait compris déjà beaucoup de choses. Elle les acceptait comme un lot inévitable tout en s'interrogeant. Pourquoi ? Pourquoi était-ce comme ça et pas autrement ? Pourquoi y avait-il des riches et des pauvres ? Pourquoi battait-on les esclaves ? Pourquoi y avait-il de bons et de mauvais maîtres, de bons et de mauvais prêtres ? Pourquoi le catéchisme apprenait-il ceci et pourquoi les prêtres agissaient de cette façon-là ? Ils disaient : nous sommes frères et ils achetaient des esclaves et quelquefois ils les battaient et les suppliciaient. Pourquoi devait-elle se cacher pour apprendre à lire ? Pourquoi Rosélia, la pacotilleuse du voisinage, avait-elle perdu la liberté pour avoir caché un esclave marron ? Et surtout, pourquoi le sachant d'avance avait-elle caché cet esclave qu'elle ne connaissait même pas ? Elle avait l'impression que sa mère répondait à contrecœur quand elle l'interrogeait sur

ces points troublants. Seule, elle avait trouvé que l'argent était capable de tout donner : les belles robes, les plantations, les esclaves et les carrosses. Réagissant en vraie affranchie, elle remerciait Dieu de n'être pas née esclave, affectait, suivant les conseils de sa mère, de parler français, preuve d'une éducation raffinée, et, tout en plaignant le sort des esclaves, les considérait comme une classe inférieure et pitoyable. Sa sensibilité pourtant se cabrait inconsciemment devant l'injustice de leur sort mais elle avait encore l'âge où l'on confond facilement la révolte avec la pitié. Ainsi, ce n'était pas pour rien, elle le savait d'instinct, que la main de sa mère tremblait dans la sienne, les jours de marché pendant lesquels on vendait des esclaves. Cependant, elle ignorait tout de son affreux passé.

Quelques jours après l'arrivée du nouveau gouverneur, quelqu'un frappa à la porte de la petite maison de la rue Traversière. Minette courut ouvrir et se trouva devant un jeune homme de dix-huit ans, au teint foncé et à la chevelure crépue. D'apparence délicate, il avait des yeux d'une extraordinaire franchise et si pleins de candeur qu'ils donnaient à son visage pourtant sans beauté une expression de bonté souriante qui captivait.

— Ta mère est-elle là ? dit-il à la fillette en enlevant respectueusement son chapeau de paille. Je suis Joseph Ogé.

Et se penchant à son oreille :

— Je viens comme maître d'études. Je ne réclame rien. Ta mère me paiera comme elle le pourra.

Il s'exprimait dans un français parfait avec ce léger accent traînant des créoles. Minette s'esquiva pour aller prévenir sa mère. Jasmine accourut aussitôt. Elle regarda Joseph Ogé longtemps, puis, se penchant à son tour à son oreille, elle lui parla.

— J'ai confiance en toi, professeur, lui dit-elle ensuite à haute voix.

Il éclata d'un rire franc et jeune :

— C'est la plus belle façon de nous trahir. Que ne m'appelles-tu Joseph. Les gens de notre condition n'ont pas de titre.

— Bien, Joseph.

Les leçons commencèrent et bientôt les fillettes surent parfaitement lire. Alors, il leur apporta des livres d'histoire. Avec lui elles entrèrent dans un monde nouveau. Il leur parla du roi de France, de la reine, de leurs enfants, de leurs prédécesseurs. Il leur promit que plus tard, il leur ferait connaître Racine, Corneille, Molière, Jean-Jacques Rousseau. Lise bâillait, et Minette, les yeux brillants, écoutait de toutes ses oreilles.

Bientôt Joseph ne fut plus le maître d'études mais l'ami dont on ne pouvait plus se passer et Jasmine elle-même se mit à l'aimer comme un fils.

Lui aussi d'ailleurs, comme s'il avait soif de cette intimité, perdait chaque jour un peu plus de sa réserve. Il leur raconta qu'il vivait seul dans une pièce louée à un affranchi mulâtre, vrai grippe-sou sans cœur ni entrailles...

Un soir, il arriva baigné de sueur comme s'il avait couru longtemps. Quand il ouvrit la porte, il y resta appuyé, sans un mot, cherchant à reprendre haleine. Jasmine et ses filles le firent asseoir et lui servirent un reste de confiture qu'elles lui avaient gardé.

Mais il ne put manger et repoussa l'assiette.

Minette la première rompit son mutisme inquiétant.

— Joseph, lui dit-elle, pourquoi as-tu couru ?

Il se leva de sa chaise et Jasmine ne fut pas étonnée d'entendre gronder la révolte dans sa voix quand il répondit :

— J'ai dû fuir comme un voleur devant les gendarmes...

— Fuir, et pourquoi ?

— Ils m'ont surpris en train d'apprendre à lire à de jeunes esclaves.

Il arpenta la pièce, les poings serrés et les yeux pleins de larmes.

— Ils nous font pourchasser par nos propres frères qu'ils déguisent en gendarmes. Ils leur promettent des récompenses, les montent en grade et en font des assassins...

— Pourquoi ? dit Minette, en se dressant en face de lui. Pourquoi, Joseph, je veux comprendre.

— La vérité, répondit-il, d'une voix sourde, la voilà : ils craignent de nous voir instruits, parce que l'instruction pousse l'homme à se révolter. L'ignorance crée la résignation.

Il s'assit sans regarder Minette, posa son front dans ses mains et continua :

— Tout comme toi et Lise, j'ai appris à lire dans la clandestinité. Quand ma mère mourut je restai seul au monde. Un jour, je volai des fruits au marché parce que j'avais faim. La police, alertée, me poursuivit jusque dans une maison où l'on me cacha. Cette maison appartenait à un mulâtre affranchi du nom de Labadie, possesseur d'esclaves et de plantations. Il me vêtit et me protégea. Je grandis chez lui. Après m'avoir instruit il me promit de m'envoyer en France pour apprendre un métier. Je devais aller rejoindre mon demi-frère Vincent qui étudie là-bas depuis de longues années mais une nouvelle loi vient d'interdire l'entrée de la métropole aux gens de couleur.

— Pourquoi ton frère ne revient-il pas ?

— Revenir et pour quoi faire ? laissa-t-il tomber de cette même voix sourde. Tout nous est défendu, tout nous est fermé. Nous ne pouvons même pas apprendre le métier qui nous plaît.

Il baissa la tête comme s'il était intimidé :

— Moi, je voudrais tellement...

Il s'interrompit, sourit tristement et passant d'un geste habituel la main sur sa poitrine :

— Laissons cela.

Puis, se ravisant sans doute, il se pencha vers Jasmine et la regardant dans les yeux :

— As-tu entendu parler du Code noir ?

Elle fit un signe de dénégation.

— Eh bien, ajouta-t-il, il y a près de cent ans que ce Code a été fait pour proclamer nos droits politiques. Dans l'article 59 de ce Code, il est dit que nous avons, nous autres affranchis, les mêmes droits, les mêmes privilèges que les personnes nées libres.

— Les blancs n'ont pas tenu leurs promesses ?

— Labadie pense qu'ils nous en veulent d'aimer l'instruction, de posséder des terres et surtout d'être en trop grand nombre.

— Auraient-ils peur, Joseph, auraient-ils peur ? interrogea Jasmine d'une voix si passionnée que pendant une seconde Minette se demanda si c'était bien elle qui avait parlé.

Quant à Joseph, il ne répondit pas, mais il regarda Jasmine avec tant d'insistance que celle-ci frissonna. Que voulait lui dire ce regard ? Voulait-il lui rappeler les esclaves marrons cachés dans les montagnes et ces inquiétants messages transmis par leurs tambours et leurs lambis ? Pourtant qu'y avait-il de commun entre ces malheureux et les affranchis dont elle faisait maintenant partie ? N'avait-elle pas soigneusement dissimulé son ancienne vie à son entourage ? Pour tous, comme pour elle, ce passé était mort, bien mort. « Fille d'esclave », on insultait les gens avec ces deux mots-là. Ne valait-il pas mieux vivre tranquille et plus ou moins respecté en laissant croire qu'elle et ses filles étaient nées dans la liberté ? Tout au fond de son cœur, elle cachait une incommensurable pitié pour ses anciens frères de malheur. Mais que pouvait sa pitié ? Et que pourraient aussi ses aveux ? Puisqu'elle avait eu la chance de devenir affranchie, puisque les choses étaient ainsi faites, puisqu'il devait y avoir quand même des colons, des affranchis, et des esclaves, il fallait bien se résigner.

Se résigner ! Joseph venait d'ébranler tout à coup cette certitude. Quel regard il avait eu quand elle avait osé, elle, Jasmine, parler de la peur des blancs ! Les blancs arrogants

qui devaient trembler la nuit en écoutant les sons rauques et terrifiants des lambis. Que de fois elle les avait écoutés, surprise, en se demandant pourquoi ils résonnaient si fort, et si tout comme elle les autres les entendaient.

Elle n'avait pas oublié Makandal et ses révoltes sanglantes. Qui aurait pu l'oublier ? On l'avait tué, c'était vrai. Mais un chef qui meurt laisse après lui son exemple... Oui, c'était bien cela que le regard de Joseph avait voulu lui dire. Oui, les esclaves étaient bien moins résignés qu'on ne le pensait et les blancs pataugeaient dans l'erreur s'ils les prenaient pour d'inoffensives bêtes de somme. Alors, mon Dieu Seigneur, on pouvait donc espérer... qu'un jour... Non, ce n'était pas possible. Joseph n'était encore qu'un enfant pour penser à de telles choses.

— A-t-on jamais vu les maîtres craindre leurs chiens ? lâcha-t-elle, en remuant tristement la tête.

— Oui, quand ils deviennent enragés, lui répondit Joseph d'un accent implacable.

Et son regard, tandis qu'il parlait, s'accrocha encore à celui de Jasmine avec cette même insistance gouailleuse.

Et aussitôt, elle comprit qu'il parlait non à elle, Jasmine l'affranchie, mais à l'ancienne esclave achetée, battue, humiliée, à l'ancienne esclave qu'elle n'avait jamais cessé d'être avec sa peur chronique, et sa lamentable résignation.

— Tu savais donc ?... dit-elle doucement.

Et surprise, elle se sentit envahie d'une paix bienfaisante.

— On se sent mieux de n'avoir plus rien à cacher à ceux qu'on aime, ajouta-t-elle, et un sourire si triste effleura sa bouche que Joseph, ému, baissa la tête.

Lise émit un toussotement gêné en déclarant la conversation mystérieuse et pénible. Joseph la regarda : elle avait un petit air ennuyé et distant comme si tout ce qui venait de se dire était passé de ses oreilles à son cœur sans y laisser

la moindre trace. Minette, au contraire, baissait un front soucieux et regardait devant elle comme si elle réfléchissait.



Les soirées heureusement n'avaient pas toutes cette atmosphère tragique. Au contraire, cette fois où Joseph se laissa aller jusqu'à montrer sa révolte fut la dernière. Généralement, après les leçons ou une lecture en commun, Jasmine prenait un ouvrage, les jeunes filles chantaient et Joseph, heureux et détendu, les écoutait, en souriant. Quelquefois, des amis du voisinage arrivaient, réclamaient leurs chansons préférées, et les fillettes, sans se faire prier, charmaient l'assistance. Jasmine se sentait fière. En elle, l'ancienne esclave avilie, battue, redressait le dos, oubliait le passé, souriait à l'avenir. Mais ce court enchantement ne durait qu'aussi longtemps que ses filles chantaient. Sitôt la maison vide, les enfants couchés, elle était de nouveau assaillie d'appréhensions, et tremblait pour ses petites. Autant qu'elle s'en souvenait, elle avait appris à trembler dès son plus jeune âge. Elle avait eu peur du colon son père, elle avait eu peur à la mort de sa mère, elle avait eu peur au marché où on la vendait et peur aussi du nouveau maître, père de ses enfants. Toute sa vie elle avait tremblé. Au fond, elle était née, qui sait, pour être une femme mariée à un homme, pour être une femme protégée qui porte un nom avec sa marmaille accrochée à ses jupes. La vie s'était trompée sur son destin et, en la forçant à accepter un lot indésirable, avait détruit toute sa bravoure. D'autres, car elle en avait connu, étaient mieux nées qu'elle pour la lutte et la vengeance. Toute sa vie, elle avait eu envie d'être protégée et, au contact de l'horrible réalité, son âme de biche en détresse s'était rétrécie jusqu'à périr. Seules ses filles comptaient vraiment pour elle ici-bas. Et ce petit, ce Joseph,

qui les avait instruites, formées, comment ne l'aimerait-elle pas ? Il était entré dans leur vie si généreusement que son salaire ne pouvait consister qu'en cette affection qu'elle lui donnait. Ses yeux lui rappelaient ceux d'un homme qu'elle avait connu, il y a longtemps et dont elle ne se rappelait plus du tout le nom et le visage. C'était, lui semblait-il, un vague souvenir qui arrivait par bouffées et qui s'éteignait aussitôt. Elle se disait seulement en le regardant quelquefois : « Ce petit a les yeux de quelqu'un que je connais, mais qui ? » Et il lui semblait confusément qu'elle l'aimait tellement surtout à cause de cela.